

27 Mars

Le secteur italien, si calme d'ordinaire, bouge à son tour.

Le colonel Impellizzeri a fait une tournée d'inspection et a découvert qu'il n'y a plus que 160 travailleurs en tout dans les deux camps de Djougar et de Sbikha, placés sous son contrôle.

Ils étaient 930.

Cette fois il s'est fâché et il a fait une verte sermonce à Henry Siez.

Il lui a annoncé qu'il avait interdit à ses subordonnés de libérer ou d'envoyer en permission un seul homme et il a exigé la relève de cinquante inaptes qui ne rendaient plus aucun service.

Nous avons trouvé vingt-cinq travailleurs qui préféraient éviter Bizerte, mais il a été impossible de fournir le chiffre demandé.

Le colonel furieux a conservé le contingent mais n'a rien rendu en échange.

J'ai décidé d'aller discuter moi-même.

Nous voici sur la route pour nous rendre à Saouaf près d'Enfidaville.

Nous sommes reçus par un lieutenant qui, en l'absence de son supérieur, nous fait savoir que la décision est irrévocable et que nous n'obtiendrons rien si nous ne complétons pas le contingent demandé.

J'insiste et je tiens à voir le colonel lui-même.

Il sera là vers midi.

Nous profitons du temps disponible pour visiter deux travailleurs isolés qui sont employés comme menuisiers au parc divisionnaire.

En réalité ils passent le plus clair de leur temps à fabriquer des briquets en aluminium très ingénieux.

Ils sont bien traités et ne demandent qu'une permission. Nous nous efforcerons de l'obtenir.

A l'heure indiquée je suis reçu par le colonel.

Il tient d'abord à nous déclarer qu'en utilisant nos travailleurs, il n'a fait qu'obéir à un ordre supérieur.

Il me rappelle la bienveillance dont il a fait preuve et qui se trouve dépassée par les initiatives de ses subordonnés.

On ne doit pas interpréter ce sentiment comme de la faiblesse. Il n'a plus que 160 hommes et entend les conserver.

Le colonel regrette que nous n'ayons pas obéi à l'injonction qui nous a été faite de relever cinquante travailleurs, et qu'il n'en soit arrivé que la moitié.

Aussi il ne rendra pas un homme tant qu'il n'aura pas reçu le compte.

Je réalise parfaitement que j'ai affaire à un Latin, à un adversaire qui raisonne, avec lequel on peut discuter.

Je reconnais la bienveillance dont il a fait preuve et je l'en remercie.

Sans hésiter, j'entreprends de lui décrire ce qu'il y a d'odieux dans la contrainte qui nous est imposée par les Allemands. Nos hommes ne sont pas des soldats et on les sacrifie pour un idéal qui n'est pas le leur.

On doit admettre dans ces conditions qu'ils n'obéissent pas volontiers. On doit comprendre à quel point est pénible notre tâche de responsables.

Pour conclure, je lui demande de ne pas me laisser rentrer les mains vides, de ne pas tromper l'espoir des femmes, des mères, qui attendent le retour de la relève.

Le colonel écoute avec intérêt mon discours.

Il me rendra les vingt-cinq hommes mais me demande l'engagement de compléter le contingent dans les quatre jours.

Je souscris à cette exigence. Ce sera cependant difficile sinon impossible.

* * *

Après l'entrevue nous nous rendons au camp de Sbikha, le plus éloigné de tous. Il se situe à trente kilomètres au nord de Kairouan.

Nous sommes reçus au village par des officiers qui font preuve d'une amabilité qui met dans l'embarras.

Un capitaine, qui est avocat à Turin, ne m'appelle que son « cher collègue ». Un sous-lieutenant qui est né à Bizerte me parle de nos relations communes.

C'est par eux que nous avons obtenu la libération des quatre cinquièmes de l'effectif.

Ils ne se gênent pas pour déclarer que la présence de ces travailleurs est une stupidité, qu'ils ne demanderaient pas mieux que de les libérer tous, s'ils en avaient le pouvoir.

De leurs conversations transperce une rancune à peine voilée contre leurs alliés, qui les traitent avec dédain. Par contre ils parlent de leurs ennemis sans la moindre animosité.

La partie sera belle pour les nôtres au jour de l'offensive.

Siez m'affirme avoir recueilli des confidences beaucoup plus catégoriques. Je le crois sans peine.

* * *

Nous terminons la journée par une visite au camp. Là aussi les hommes sont déprimés. La mauvaise humeur est générale.

Ils vivent sous la tente et souffrent du manque d'eau. Je leur promets de leur procurer un pompeau sur roues et un âne pour aller au puits.

Je leur fais part de ma visite au colonel et j'annonce le départ de la relève pour le lendemain. Ils sont contents mais des discussions sans fin s'élèvent pour la désignation des élus.

Le chef du camp et le médecin décideront.

La nuit tombe. Nous rentrons à Sbikha où nous nous installons pour la nuit sur la paille d'une écurie.

28 Mars

Nous voici sur le chemin du retour. La route est